

# 150 milles en canot

En

## HAUTE-MAURICIE

par Harry Bernard



**J**E me promettais depuis longtemps un voyage dans les hauts mauriciens, par lacs et rivières, quand je fis la connaissance d'Edouard Lemieux, à l'été de 1947. C'était le guide parfait et je le savais. Dans la quarantaine, maigre et musclé, capable de porter l'équivalent de son poids sur son dos, il avait dans les bois une expérience de vingt-cinq ans. Guide personnel de M. Jean-J. Crête, entrepreneur de coupe, de Saint-Jacques-des-Piles, Lemieux sait ce qu'il faut savoir de la grande forêt, de la vie en plein air, des bêtes sauvages. Il lui est arrivé, ayant perdu son embarcation, de se construire un canot d'écorce de ses mains, et il se fait un jeu de décapiter un canard à cent-cinquante pieds, d'une balle de .22.

Il fut entendu, avec l'assentiment de M. Crête, que je partirais avec lui à la première occasion. Je le rencontrai à Mattawin, aux premiers jours d'août 1948, et ce fut le début d'une expédition inoubliable. Le troisième membre de notre équipe était Paul Cloutier, de Shawinigan Falls.

Je m'étais fixé un certain itinéraire, d'après une carte du service provincial des Arpentages, et le soumis à Lemieux. Il paraissait d'environ 150 milles, compte tenu de courbes et détours, rapides et chutes à éviter, portages à effectuer entre les lacs, à travers les bas-fonds marécageux, le long des rivières.

— Je ne connais pas cette partie du pays, dit le guide, mais avec une carte, je garantis que nous ne nous perdrons pas. Nous partons ?

— Nous partons.

Nous nous embarquions le lendemain au barrage Gilardo, sur la rivière Vermillon, à 85 milles environ de la rivière Saint-Maurice, en allant vers l'ouest. Une automobile nous conduisit jusque là par les chemins forestiers, après quoi le baga-

ge fut entassé et équilibré dans le canot.

— C'est rempli de loups partout, nous avertit l'un des gardiens du barrage. On en voit en plein jour, ce qui est rare. Même nous avons pris au piège, il y a une semaine, une femelle de cinq ou six mois, mais elle s'est échappée. Nous avions fait l'imprudence de l'attacher avec une corde, n'ayant pas de chaîne sous la main, et elle coupa la corde avec ses dents, la nuit.

Au premier abord, la perspective ne paraissait pas encourageante, mais nous savions que le loup n'attaque pas plus l'homme que l'ours noir, à moins d'être en défense. Et il arriva que, de tout le voyage, nous n'entendîmes même pas le hurlement des loups, si ce n'est au poste du Chapeau de Paille, de la "Con-



Quelques moments de repos, dans une anse paisible du grand lac Mondonac. A l'arrière du canot, le guide Edouard Lemieux. En avant, Paul Cloutier. L'auteur est à prendre la photographie, d'où éclipse.

solidated Paper Corporation", où nous avons passé la nuit précédente les hôtes du gérant et notre ami à tous, le jovial Tanerède Dubeau. Au moment du départ, les fauves avaient dû gagner la montagne, en quête d'assassinats à perpétuer. Nous n'en vîmes pas l'ombre d'un.

Notre voyage n'avait d'autre objet que de contempler des paysages neufs, explorer pour le plaisir, faire quelques observations sur la faune et la flore, dans une vaste région où nous mettions le pied pour la première fois. Seuls la fréquentent les gardes forestiers, toujours à la recherche de traces de feu, et les Indiens des environs. Naturellement nous comptions apercevoir de nombreuses bêtes sauvages dans leur habitat, et nous fûmes sur ce point grandement déçus.

Sur le conseil du guide, nous avons arrêté notre choix sur un canot d'aluminium, pour cette excellente raison qu'aucun de nous ne connaissait le terrain où nous allions nous engager. Décision heureuse, car un canot recouvert de toile eût fait eau à vingt endroits, après une journée. A tout moment, nous dûmes pousser l'embarcation par dessus des billes à demi submergées, entre des souches hérissées de racines qui nous accrochaient au passage, sur des fonds de sable et de galets; de vases où les avirons enfonçaient jusqu'à la poignée. S'il était impossible de débarquer, le canot glissait pesamment par dessus les obstacles, poussé par les pagaies appuyées aux roches. On se rend compte de l'effort exigé, quand on sait qu'il pesait quelque 700 livres avec son contenu, et tirait six pouces d'eau.

Nous remontâmes la rivière Vermillon jusqu'à sa source, prenant l'un après l'autre les lacs Travers, Cantin ou Catin, des Cèdres et des Sables, formés par ses élargissements, pour arriver à la ligne de

division des eaux ou à la hauteur des terres, comme on dit en pays mauricien. Ici se place la partie la plus pénible du voyage. Il fallut traverser deux ou trois pièces d'eau de quelques arpents, sortes d'étangs stagnants qui dégageaient de fades odeurs de moisi et de végétations pourrissantes, porter le canot et le bagage par des sentiers à moitié tracés, dans une savane où le pied enfonçait jusqu'à la cheville, puis monter des pentes assez raides pour avoir à en négocier la dernière partie sur nos genoux. En une seule journée, nous fîmes ainsi cinq portages, pour nager finalement sur un lac profond et clair, coïncé entre de hautes murailles de roc, qui coulait nord en direction du Saint-Maurice. Une cuiller jetée à l'eau amena bientôt un superbe doré, ce qui ne s'était produit nulle part sur la Vermillon, où le brochet est roi et maître.



Sur la rive de la Manouane, deux jeunes Indiens de la tribu des Têtes-de-Boule viennent fumer une cigarette en compagnie des visages pâles. De gauche à droite: le guide Edouard Lemieux, les hôtes, l'auteur.

Il y eut par la suite d'autres portages, moins échinants. Ils variaient de trois arpents à deux milles, mais il fallait les faire deux fois, à cause du bagage. Lemieux avait estimé que la traverse, comme il disait,

pouvait nous prendre une dizaine de jours, et nous avions des vivres en conséquence. C'était autant à charger et recharger sur nos épaules, en plus du canot, de la tente, de sacs de couchage et de vêtements, d'une hache et d'une carabine, des ustensiles de cuisine.

A notre surprise, le trajet s'effectuait en cinq jours, en raison de circonstances imprévues. Vu le manque d'eau partout dans la province, à l'été de 1948, les barrages à la décharge des lacs étaient grand ouverts, et le courant des rivières grossies nous emporta à une vitesse folle, compte tenu du poids global de l'embarcation. Sur les plus rapides, le jeu combiné du courant et des avirons permit une descente de sept ou huit milles à l'heure.

Une fois quittée la région de la Vermillon, le voyage se continua par le lac Mondonac et la rivière du même nom, le lac Châteauvert — autrefois le Watoussi — et la rivière Manouane, celle-ci d'une longueur d'environ quinze milles. Le lac Mondonac a quatorze milles par sept, dans sa partie la plus large, et le Châteauvert seize par trois ou à peu près, dans ses baies les plus imposantes. On imagine le volume d'eau libéré, quand les pelles des barrages sont ouvertes à raison de cinq ou six. Nous traversions les grands lacs le matin, entre six et neuf heures, avant que le vent s'élevât. Plus tard, nous aurions pu nous trouver en face de vagues de quatre pieds, que le canot n'aurait pu affronter.

Notre tente se dressa un soir sur la rive droite du lac Mondonac. Abords totalement inondés, à cause de la digue à son extrémité. La berge n'était qu'une forêt d'arbres morts, blanchis par les intempéries, d'un aspect spectral. C'était à tel point que nous dûmes nous frayer un chemin à la hache, pour trouver un site de campement. La forêt véritable, verte et vivante, ne commençait qu'à un arpent de l'eau clapotante, où tombaient ça et là des rochers à pic. Le lendemain, lever à cinq heures. Pendant que le guide préparait le déjeuner, les autres démontraient la tente et remplissaient les hayresacs. Quand le vent se mit à souffler, venant du nord-ouest, nous avions derrière nous la partie dangereuse du lac.

Nous vîmes peu de bêtes sauvages, et sûmes vite pourquoi. Dès notre premier soir en forêt, sur la rivière Vermillon, un orignal parut au fond d'une baie, qu'il nous fut possible d'approcher à quelque cinq

cents pieds. Le lendemain, nous dérangeâmes un ours matinal, qui pa-ta-geait dans une passe rocheuse. Mais passé la ligne de division des eaux, nous ne rencontrâmes ni un lièvre ni une gôlinotte. Sur cinquante milles de rivières, c'est à peine si nous aperçûmes quelques familles de canards, la plupart des bees-scie. C'est que nous nous trouvions dans le territoire des Indiens, tribu des Têtes-de-Boule, dont deux villages se trouvent en bordure du lac Madon, à l'intérieur des terres, et à Weymontachingue, au confluent du Saint-Maurice et de la rivière Manouane.



Au village de Weymontachingue, près Sanmaur, types de jeunes Indiens.

Il semble que les Indiens, pupilles du gouvernement d'Ottawa, ont totalement détruit la faune du territoire qui constitue leur réserve. Notre guide, chasseur et trappeur d'expérience, n'en revenait pas. Le long de lacs et rivières, il notait les signes de la dévastation. Je l'entends encore:

— Ils ont tout détruit, tout tué. Tout se mange et tout se vend, et ils n'ont rien épargné. Il n'y a nulle part une piste d'ours, ni une frayure d'orignal, ni une rongure de castor. On ne voit pas une trace de vison ni de loutre, ni une crotte de musqué.

(Suite à la page 31)

A ce moment, le téléphone sonna. Celui que j'étais venu voir m'attendait.

"J'espère bien vous rencontrer en forêt, mon cher ami." Ce furent là les derniers mots du champion pêcheur à la mouche quand il me quitta en me donnant une chaude poignée de main.

Le lendemain matin, sur le train qui me ramenait à mes épinettes, en ouvrant la page sportive d'un quotidien j'y trouvai une note bien gentille racontant ma visite à l'agence McKim. McPhearson était un vrai pêcheur sportif et je suis sûr que s'il était plus jeune, il entreprendrait un voyage sur la fameuse rivière qu'est la Manitou.

Paul PROVENCHER, 1. F.

## 150 Milles...

(Suite de la page 8)

Le massacre avait été si complet que, dans la dernière partie de la rivière Manouane, nous ne pûmes capturer un gougeon. Nous avions pris chaque jour d'innombrables brochets du nord et des dorés que nous remettions à l'eau aussitôt, ne gardant que ce que nous pouvions manger. Sur le lac Travers, la première cuiller lancée avait donné un brochet de neuf livres et demie, bel et bien pesé. Ailleurs, le poisson abondait partout. Mais la Manouane faisait exception, sur une distance de dix milles. Les Indiens l'avaient à peu près vidée au moyen de raies, comme en témoignaient les piquets plantés deux par deux, dans toutes les entrées de baies.

Peu avant l'arrivée à Sanmaur, alors que nous achevions de dîner, nous aperçûmes deux jeunes Indiens qui remontaient la rivière en canot. Sur notre invitation, ils abordèrent et vinrent fumer une cigarette avec nous. Ils parlaient français parfaitement. Nous causâmes de choses et d'autres et, sans qu'il y parût, les questionnâmes sur le pays environnant.

— C'est en remontant et là-bas, sur les grands lacs, que vos gens campent en hiver, pour la chasse des animaux à fourrure ?

— Non, répondit l'un d'eux. Là-bas, il n'y a plus rien à tuer. En hiver, nous allons plus au nord, passé Casey ou du côté de la rivière Windigo.

Sans s'en douter, il confirmait les déductions de notre guide.

Au début de notre randonnée, comme nous allions quitter les eaux de la Vermillon, il nous fut donné d'être témoins d'un drame de la forêt, ou plutôt de son épilogue. Nous

voguions lentement dans une passe aux eaux noires, quand une forte odeur de charogne nous assaillit. L'instant d'après, notre ami Lemieux pointait son aviron vers le squelette d'un orignal, dont la tête renversée en arrière s'appuyait au tronç d'une épinette.

— Un mâle de deux ou trois ans, dit-il. C'est un ours qui l'a tué... Voyez, il l'a égorgé là, au bord de l'eau. Il lui a probablement sauté sur le dos, pendant qu'il cherchait au fond des carottes de clageux (nénuphars). Il l'a ensuite trainé vers la rive. Là... et là... vous voyez sa trace.

— Vous êtes sûr qu'un ours est le coupable ?

— Si c'était des loups, ils auraient mangé les os, tous les os, excepté les plus gros. L'ours ne mange pas les os. Comme vous voyez, le squelette est complet. Donc, c'est un ours. On ne peut pas se tromper. C'est un mâle qui a fait le coup, un gros buck dans les quatre cents livres. Une femelle n'est pas assez capable pour tuer un animal de cette grosseur, et surtout le trainer sur terre, pour le dévorer à son aise.

— L'ours noir, dit encore le guide, détruit chaque année un grand nombre d'originaux et de chevreuils, selon les régions. Il est aussi dommageable que le loup pour le gibier, ou guère moins. On ne le sait pas assez. Parce qu'il mange des souris, du poisson et des bleuets, les gens ne s'imaginent pas qu'il s'attaque à l'orignal. Dans mon opinion, la moitié des originaux tués dans les bois, hors la saison de chasse, le sont par des ours.

C'était là un aspect assez nouveau du problème de la faune, que les associations de pêche et chasse ne feraient pas mal d'envisager.

Quatre jours plus tard, nous arrivions à Sanmaur, après avoir visité le village indien de Weymontachinque. Il pleuvait, comme il avait plu pendant la moitié du voyage, ce qui avait été désastreux sous l'angle photographique. Le soir même, nous prenions le train en direction de La Tuque, à quelque 80 milles vers l'est et le sud. La belle aventure était du passé.

Harry Bernard

ENDROIT IDEAL POUR  
LA PECHE A LA TRUITE  
20 chalets sur un lac de 10 milles  
PLAGE — TENNIS — CANOTS  
Quarante milles de Papineauville,  
au nord de la route No 8

Les chalets du Lac Long (Gagnon)  
Duhamel, Co. de Papineau  
(Montreal-Hull).

Réervations: AUBRY & FRERES,  
TÉL.: CR. 9217 6348, 1ère ave.,  
Rosemont, Montréal.

La nouvelle canne à pêche

## DYNA-ROD

apporte aux pêcheurs

les avantages suivants:

• LA RESISTANCE: en tubes d'acier au chrome - molybdène, elle est pratiquement incassable. Ne rouille pas.

• LA SOUPLISSE: elle est très flexible et convient parfaitement au lancer.

• LA DUREE: solidement conçue, depuis la poignée en aluminium usiné jusqu'aux oeillets solidement fixés au corps principal, elle est faite pour résister aux plus durs usages.

• LA PORTEE: d'une longueur de sept pieds, elle convient parfaitement pour pêcher au fond.

• LA LEGERETE: comme elle ne pèse que 7 onces seulement, le pêcheur peut la tenir en main sans fatigue.

• LA MANIABILITE: elle se démonte en trois sections, la poignée et deux sections tubulaires. Longueur totale démontée: 40 pouces.

• SURETE: les trois sections de cette canne se vissent les unes dans les autres et ne sont pas seulement insérées à frottement doux comme c'est le cas pour les cannes à pêche métalliques ordinaires. Au cas danger que les sections se séparent quand on se sert de la canne.

La DYNA-ROD est la canne à pêche idéale pour le pêcheur moyen qui veut un article "à toutes fins", solide, de belle apparence, maniable et bon marché.

La DYNA-ROD fera également le bonheur du pêcheur expert qui sera toujours heureux d'en avoir une pour s'en servir lui-même et pour prêter à ses invités, hommes et femmes, qui veulent l'essayer.

La DYNA-ROD est la canne tout indiquée comme cadeau du père à son fils ou l'inverse, car elle lui offre le plaisir de la pêche en lui offrant une canne dont il pourra être fier et qui se révélera résistante et solide pour ses premiers exploits.

La DYNA-ROD est fabriquée en cinq couleurs: vert pâle, bleu, aluminium, doré et ivroite.

La DYNA-ROD vous est offerte au prix spécial de \$5.60. Conditions des plus avantageuses aux marchands d'articles de sport.

Demandez-la à votre marchand ou se fera un plaisir de vous la faire voir dans ses moindres détails. S'il ne l'a pas encore, commandez-la directement, en écrivant à

Dynamax Limitée

8025 Dryden,

Montréal 38

Faites accompagner votre commande d'un mandat postal couvrant le prix de la canne seulement. L'expédition est à la charge du fabricant. Veuillez indiquer la couleur désirée. Si vous n'êtes pas satisfait après un essai de dix jours, retournez-la à l'adresse ci-dessus et votre argent vous sera remis.